

polar

LA
GARGOUILLE,
ROSE
ET MOI !

Mathieu Sibieude



HYPALLAGE

EDITIONS

Du même auteur

Portraits interstellaires

(Science-fiction, Hypallage Editions, 2014)

Mathieu Sibieude

LA GARGOUILLE,
ROSE ET MOI

(Polar)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 28 novembre 2014

Prix : 2,11 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-086-8

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>La Gargouille, Rose et moi</u>	06

La Gargouille, Rose et moi

Deux heures que mon chapeau gouttait mollement sur le macadam. Deux heures que mon ventre réclamait son dû. Au loin, les lumières des gratte-ciel de Windy City tremblaient sous l'averse. Là-bas, les gens mangeaient et riaient. Ici, ça sentait la misère et les remugles du port. Et elle ne sortait toujours pas. L'impatience me força à dégainer une clope, dont le bout rougeoya en un instant. Les volutes de fumée m'éclaircirent bientôt l'esprit et l'ensemble de l'affaire rejoua la pièce sous un angle étonnamment neuf.

Tout sentait mauvais. L'avocat aux canines assoiffées était apparu dans mon bureau crasseux et s'était approprié avec l'aisance des nantis un bout du canapé. Un sourire et un bonjour plus tard, il me semblait que cet être de la nuit était mon ami et un grand mécène : le paquet de dollars qu'il sortit me fit l'effet d'une pépite à un chasseur d'or en quête du plus grand filon de la Californie. Sa voix calme et grave m'expliqua que tout cela m'appartiendrait pour une simple surveillance, agrémentée de quelques photos, compromettantes, bien sûr.

Une femme volage, un avocat charmant, un mari riche, voilà le tableau de départ. Mais, là, le décor actuel ne cadrait pas. Qu'elle veuille s'encanailler avec un *Polak* passait encore, que leur rendez-vous soit dans un bar franchement miteux des quartiers populaires, c'était déjà plus limite, même si ça collait avec le pantalon douteux de l'amant. Mais qu'ils s'envoient en l'air dans un squat des bas-fonds, là je touchais du doigt le plus grand n'importe quoi de ma carrière !

Avec le sixième sens qui m'avait valu de survivre dans les tranchées françaises, je débouclai la housse de mon holster, et tripotai la crosse d'Éloïse, mon pétard. La clope était finie, la fumée se dissipait et les réflexes revenaient, aiguisés par le tabac.

À la limite de mon champ de vision, je sentis la forme menaçante me fonçant dessus. J'esquivai le premier coup de justesse. Après avoir rebondi sur le mur, je tentai de me mettre en position défensive, le flingue dans la pogne. Sans en tenir compte, la deuxième main griffue me caressa les côtes, arrachant au passage quelques morceaux de peau auxquelles je tenais particulièrement. Avec un effort énorme, je réussis à décocher en déséquilibre un coup de pied dans les parties de mon adversaire et allai culbuter une poubelle. L'autre n'apprécia pas le traitement, plissa les yeux de douleur, et fonça sur moi.

De rage, je déchargeai mon Colt M1911 et vis avec plaisir le sale museau de mon adversaire dire bonjour au caniveau.

De l'autre côté de la rue, une Ford Bolt déboula tous feux éteints. Mon esprit nota rapidement qu'elle descendait des quartiers irlandais, près de la gare. Accroupi derrière un parapet, je rechargeai à l'aveugle mon feu, les mains glissantes de sang et la douleur bien carrée dans les dents. Si ces salauds en voulaient à mon contrat, ils risquaient gros !

Deux balèzes jaillirent de la Ford et firent sauter la grille du squat. Un troisième type descendit calmement de la place du mort et, s'appuyant fermement sur la portière, fit cracher une Thomson. Les impacts chargèrent en quelques secondes l'air de poussière et m'obligèrent à me tenir au frais derrière mon petit abri de briques. Je répliquai par deux fois.

Dans l'immeuble, il semblait que l'on jouait le Chemin de Dames. Deux explosions firent voler les quelques fenêtres encore en place et les claquements des armes indiquèrent que tout le monde s'en donnait à cœur joie.

Une dernière salve et je dis adieu à mon deuxième chargeur. Plus qu'un ! et après ce serait moins drôle. Heureusement qu'Éloïse était une arme précise. Le mitrailleur ne pipa pas un mot. Un coup d'œil, et le paquet informe en bas de la caisse rappela que ce n'est pas celui qui a la plus grosse qui gagne toujours.

Recharger, vite... Les deux derniers cavaliers de l'apocalypse venaient de sortir en trombe du squat transformé en champs de tir. Ils plongèrent dans la voiture. Elle me dépassa pendant que j'alignais aussi calmement que possible mes cartouches. Au moins une d'entre elles fit mouche. Un des gars boula par une portière ouverte et la *tire* s'encastra dans un poteau électrique.

Le contrat... lui... elle, gisait au milieu d'un barbouillis de gamin, mêlant le sang et l'huile de moteur de bidons crevés.

Les sirènes commencèrent à me vriller les tympans. La nuit ne faisait que commencer et je sentais que les explications au chef de district allaient être exténuantes. Pas loin d'une dizaine de cadavres, des douilles partout, et un contrat encore « belle » dans sa dernière position, quoique friponne. Je regardai avec lassitude la ville par les fenêtres béantes. D'ici, je distinguais les deux collines, Tenebraum Hill et Winter Hill, d'où dardaient les lumières. De chacun de ces mamelons était venu le paquet d'emmerdes dans lequel je trempais désormais. D'un côté on m'avait apporté un contrat, de l'autre venait l'équipée sauvage. L'affaire puait, vraiment. Et j'étais vraiment... énervé. Ils allaient s'en prendre plein la tronche.

La soirée alla de surprise en surprise. Comment au milieu d'un tel boxon, un chef de district me posait à peine quelques questions et me demandait de déblayer le plancher ? Le chef O'Brien était un chic type sous ses airs de gros dur, mais ne pas être professionnel, cela ne lui ressemblait pas...

Je rentrai chez moi, blessé dans mon corps et mon ego, las de ne plus rien comprendre. Miss Warton avait encore décidé de *pioncer* au bureau, le canapé à moitié défoncé en lieu et place de lit. Elle ouvrit les yeux, contempla l'imperméable dégoûtant de pluie et de sang, et se leva sans dire un mot.

Le nettoyage de la plaie fut une partie de plaisir, de celle que je préférais oublier depuis la Der des Ders. Elle se moqua de mon côté douillet, naturellement.

Un whisky sec bien tassé plus tard, je commençai à prendre des notes, fis un tableau de liens entre les différents éléments. Au bout de deux heures d'agitation fébrile, je conclus la réflexion sur une évidence : rien, je n'avais rien, pas un pet de korrigan. La nuit porterait conseil...

Mon rêve avait l'étrangeté des soirées compliquées, où tout se mêlait en songe. Et pourtant, l'été était passé. Mais une fugitive image apparut, une idée ténue. L'église au coin de la rue. Elle était là, dans mon rêve, surplombant massivement le squat où mon contrat avait poussé son dernier souffle.

J'émergeai brutalement, en sueur. Je sentais les aisselles d'un docker noir. Miss Warton me tendit négligemment une tasse de café. Elle ordonnait déjà les documents et notes de la nuit. Si on m'avait dit un jour que récupérer cette dame dans la rue serait une idée lumineuse, je me serais bien marré.

Aujourd'hui, je savais que la rencontre était ce qu'il m'était arrivé de mieux.

Après un brin de toilette, je sortis, direction le squat. L'église était petite, presque une chapelle. Mais elle avait une bonne vue sur la rue. De son toit, en tout cas. La nuit prochaine, l'affaire allait connaître des éclaircissements.

En attendant, cuisiner l'avocat s'avérerait savoureux. Je lui rendis une visite de courtoisie. Face à la secrétaire, une magnifique blonde à faire pâlir d'envie un évêque, je bégayai une vague demande de visite. Le rendez-vous fut pris le soir même, dans un restaurant, le *Andy Whaloo*, sur Tenebraum Hill. Smoking de rigueur. Je passai le reste de la journée à en dégoter un, qui ne m'arrache pas les yeux de la tête.

Il ne rentrait pas et sa dernière enquête avait un parfum qui ne me plaisait guère. Elle était arrivée en plein marasme de l'agence. Financièrement, c'était un coup de pouce du destin, mais j'avais appris à reconnaître la patte du malin derrière les hasards trop inattendus. La planque devait durer jusqu'à minuit, mais l'heure tardive laissait entrevoir deux possibilités : soit il avait découvert des choses intéressantes, soit il lui était arrivé quelque chose.

La porte s'ouvrit sur un spectacle qui ne me convenait guère. Son manteau amoché, la blessure au côté. Une simple surveillance d'adultère ne donnait pas ce résultat. Le nettoyage allait être un vrai cauchemar. Il avait mal, et le faisait savoir. Peu m'importait, souffrir lui apprendrait peut-être la prudence.

Le lendemain, je constatai qu'il allait avoir besoin d'un coup de main. Son tableau d'indices et ses notes semblaient aboutir à une impasse. Il devrait chercher ailleurs. Dans mon classement, je remarquai un nom qui m'interpella : « Hochelstein ». Le nom du mari bafoué. Il avait fait la une du *Financial Island*, il y a quelques semaines. La presse le connaissait, donc des gazettes et autres feuilles de chou avaient très certainement publié des articles sur ce nouvel animal du business.

La bibliothèque centrale était certes hébergée dans un bâtiment qui aimerait rencontrer une armée de peintres, il n'en restait pas moins qu'elle abritait un trésor de volumes traitant de sujets divers, mais surtout une immense réserve d'archives en matière de coupures de presse. J'y avais mes habitudes pour aller compulser des informations que le terrain ne remontait pas. Malheureusement, les temps étaient durs, et l'agence avait été contrainte d'abandonner son accréditation. Je devrais donc accéder aux archives de manière, disons, subtile.

Arriver par la porte des employés était chose aisée, j'en connaissais les habitudes. À midi, toutes les bibliothécaires sortaient déjeuner, et ce vol de perdrix guindées ne faisait pas attention en sortant, laissant le valet automatique refermer doucement la porte. Trop doucement, évidemment.

« Que faites-vous là ma p'tite dame, c'est réservé au personnel ! » Le vigile, attentif, m'avait intercepté, à peine passés les vestiaires.

« Pardonnez-moi, mais veuillez à m'appeler Miss Wharton, je vous prie, et non ma p'tite dame. »

Vite, je notai un nom sur un casier fermé qui ne semblait pas avoir été utilisé récemment.

« Je remplace Miss Cole, souffrante. Vous n'êtes pas au courant ?

— Pardon, mais on m'a pas prévenu. Qui vous a contacté ?

— Le directeur, Mister Hamson, bien évidemment. J'officie habituellement à la bibliothèque de l'Université. J'ai accepté un remplacement impromptu durant ma période de congé.

— Ha ? d'accord, mais je dois vérifier...

— Vous comptez déranger Monsieur Hansom durant son déjeuner ? »

Le ton était chargé de menaces et d'ironie.

« Heu, non. Bon, je vais noter votre présence sur mon registre, vous permettez ?

— Bien entendu, je ne voudrais pas perturber votre office. »

Dieu merci, j'avais été attentive lors de mes rencontres avec le bureau des accréditations l'année dernière : le nom du directeur créait systématiquement une angoisse certaine chez mes interlocuteurs.

Je passai rapidement à la suite, le front un peu humide. J'avais une heure. Le classement était toujours aussi efficace. J'obtins rapidement quelques dizaines d'articles, certains très professionnels, d'autres extraits de feuille de chou sans talent. Mon heure arrivait à terme, je me décidai à commettre une infraction inimaginable. La pochette pleine des archives, je me jurais intérieurement de les rendre une fois l'affaire close.

Une fois au bureau, je passai en revue les articles. Deux attirèrent particulièrement mon attention. La liste des associés du Cabinet Hochelstein et une vieille histoire de mariage annulée au dernier moment entre le jeune loup du quartier d'affaires et une fille d'un magnat du BTP. Je ne me souvenais en aucun cas de l'histoire du mariage, mais le nom de

l'éconduite remontait très bien à ma mémoire. Juste avant la Grande Dépression, elle avait épousé, lors d'une cérémonie d'un faste inégalé, un avocat d'affaires. Avocat qui se trouvait être dans la liste des associés du cabinet, en seconde position, pour être très exacte. Les coïncidences sont ce que l'on appelle des pistes dans ce métier.

Ces deux pistes seraient mes priorités.

La nuit tombait doucement. Le resto était classe, le gratin de Windy City y venait boire du champagne. En toute discrétion, prohibition oblige. Les deux gorilles à l'entrée m'ouvrirent avec le sourire de circonstance. L'avocat avait prévenu.

Il buvait un épais liquide dans une alcôve. L'endroit sentait une vague odeur ferreuse. Je ne voulus pas savoir ce que le verre contenait. L'avocat sourit et commença les mondanités. Je savais que les vampires avaient la désagréable manie d'influencer les personnes avec qui ils parlaient, mais je connaissais une méthode pour y résister. Je me concentrerai sur les faits et resterai sur le terrain de la raison, même si l'avocat était de toute évidence un chic type qui me voulait du bien. La sale tournure que prenait une « simple observation » avait bien évidemment grandement ennuyé son client. Mais tout cela n'était que passé. Il me tendit l'argent convenu. Après tout, j'avais bien démontré qu'elle avait une passade. Finalement, même sans se concentrer sur les faits, j'avais une envie grandissante de faire sauter les canines de l'autre zigue. Histoire de lui apprendre la compassion.

Je m'arrachai des fauteuils molletonnés avec le soulagement du supplicé qu'on détache de sa croix. Le resto était une bonne adresse, mais la faune locale ruinait le plaisir d'y venir.

Et j'avais un autre rendez-vous.

L'église m'attendait, plus impressionnante la nuit. La pluie commençait à tomber, l'atmosphère se remplissait des humeurs charmantes du trottoir.

Sur le toit, je me promenai sur le pourtour, à l'affût. Un frémissement, un choc sur le sol. Elle était là. Le palpitant au bord de l'engorgement, je me tournai vers elle avec l'air le plus calme possible. Ma position était celle d'un élève face au professeur. Les yeux de la gargouille me scrutaient, comme intrigués par ma présence.

« Hum, bonsoir, sympa la vue, vous êtes bien placée. Vous aimez l'endroit ?

— C'est un îlot d'espoir dans un océan de perdition. Que fais-tu ici ?

— Désolé de venir vous déranger, mais je suis dans une sale situation...

— Aucune situation n'est sale, ce sont les yeux qui la voient ainsi. Que désires-tu ?

— Eh bien, il y a eu une violente fusillade hier soir, et je me disais que vous aviez...

— Non, toi, que désires-tu ?

— Heu... dans la vie ? »

La conversation prenait un tour déroutant pour quiconque ne connaît pas les gargouilles. Je me dis qu'il fallait donner le change, me faire passer pour un amateur. Elle voulait le pouvoir. Parfait.

« Eh bien, j'avoue que gagner un peu plus d'argent serait une bonne chose, et puis monter socialement, c'est toujours... »

— Dans ton cœur. »

Le paiement devenait gênant. D'habitude, je payais, soit en négociation pour un refuge de meilleure qualité, soit avec des informations sur les autres, rarement sur moi ; en tout cas pas aussi intimes. Elle devenait perverse, la garce. Et mentir pouvait s'avérer dangereux. J'inspirai profondément et les vanes furent lâchées.

« Oublier ce que j'ai fait, ce que j'ai vécu, revenir en arrière sur mes erreurs, mon histoire. Pouvoir me regarder dans une glace sans avoir envie de gerber ou de la fracasser. »

Mon être intérieur hurlait, j'avais la nausée, mon corps exigeait l'arrêt des aveux, de ce vomissement de conscience noircie par les événements de ma vie.

« Je comprends, mais personne ne peut revenir en arrière. Tu es ce que ton histoire a fait de toi, et seule la perception de cette vie passée peut évoluer. Je ne suis pas sûr que ton douloureux aveu soit très précis. Pourrais-tu poursuivre ? »

Je savais ce qu'elle voulait. J'hésitai, et crachai le morceau.

« Oublier l'accident, enfin, accident... Je l'aimais, je n'ai pas eu le choix, il fallait qu'elle... parte. Mes patrons l'exigeaient. Je voudrais que ce ne soit jamais arrivé. Vous désirez autre chose ? »

Mon ton devenait agressif, je souffrais et le montrais ouvertement. La gargouille hocha la tête en signe d'apaisement.

« Elle n'était pas là pour les beaux yeux du polonais. Elle venait pour discuter, pour préparer son action. Elle écrivait, il imprimait. Elle pensait, il agissait. Ses pamphlets étaient brillants, fougueux, pleins de malice. Elle était le passé, elle

était le futur. Ses idées s'affrontaient avec celles de ses adversaires ; l'*idéosphère* est emplie de leurs combats fantastiques qui se déroulent hors de ce monde sensible sans essence. Elle apportait à la connaissance de tous que la norme n'est pas homogène, que la vie n'est pas unique. Ils lui ont brûlé la cervelle pour éteindre l'incendie, ils l'ont traînée dans la lie pour noyer un monde en gestation. Les imbéciles, ils ne comprennent pas qu'ils sont déjà condamnés et que leurs actes les entraînent de plus en plus vers les ténèbres. »

Le regard ahuri, je recomposais quelques pièces du puzzle. Maintenant, j'avais une petite idée de ce que le tableau final donnerait. Elle était une de ces communistes, ou peut-être encore adhérente d'autres mouvances, elle salissait le nom qu'elle portait, celui d'un des grands capitaines financiers de Windy City. Elle était un ver, qu'il fallait extirper. Mais pourquoi la surveiller ? Le flash fut si intense, que je perdis l'équilibre, me rattrapai au parapet. La gargouille me scruta comme un cobaye en cours d'expérimentation.

J'avais été surveillé par cette dernière ou plus certainement, par une de ses consœurs. Avoir des liens forts avec ces êtres pouvait se révéler être une arme à double tranchant. Elles savaient comment vous trouver.

« Saint-Georges ! » furent les derniers mots de mon interlocutrice, qui disparut dans un élan d'ailes lourdes. J'en avais fini avec ce quartier, mon bureau m'attendait.

Je marchais dans la rue sans but, abruti comme si j'avais essayé de battre un Irlandais à la descente de gnole. On s'était

servi de moi pour trouver mon contrat, et sa planque. Ensuite, la cavalerie avait fait le ménage.

Je sentis quasi immédiatement l'ombre qui, du regard, me plantait déjà un couteau dans le dos. Mes côtes me faisaient souffrir, un nouveau round de castagne serait compliqué. Au coin, un clébard errant observait la scène, son regard passant de moi à celui qui me suivait. Remerciant intérieurement la boule de poil crasse, j'évaluai la distance et sortis discrètement mon feu. Je m'arrêtai pour m'allumer une clope, la main armée planquée dans mon imperméable rapiécé. L'autre saisit cette trop belle occasion. Et se retrouva avec la bouche du colt sous le museau. Encore un garou : leur employeur a eu un prix de gros, ou quoi ? J'ouvris le feu par deux fois avant que mon adversaire me fasse la symétrie des balafres de la veille. L'autre grogna et, emporté par son élan, termina sa course dans mes bras, sa masse me balançant sur le bord de la route.

Mes côtes me firent un long et douloureux rappel à l'ordre. Une fois dégagé du tas de poils saignant, je me sentis soulevé par les deux bras. J'allais morfler. Les deux types, la mine patibulaire, avaient l'air d'en vouloir particulièrement à mon admirable visage. Ils me jetèrent contre le mur pour prendre du champ et mieux m'amoher. Ils se marraient et échangeaient des blagues en anglais fortement teinté de gaélique. Le premier coup de poing me rata, mais je compris trop tard que c'était une feinte, le deuxième en profitant pour me mettre un coup de pied dans le thorax. Le souffle coupé, je me dis que ma vie avait été sympa, mais qu'elle serait rapidement abrégée. Ils rigolaient toujours, en me frappant encore. Je saignais. Quelques os craquèrent. Ils se marrèrent beaucoup moins quand un bruit attira leur attention. Un camion descendait de la rue en pente, à tout berzingue, moteur coupé.

Le premier cria et resta sur place, comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. Le deuxième reconnecta ses neurones et roula au sol. Son pote partit avec le camion, mimant un insecte éclaté sur le pare-brise. Je profitai du répit et me relevai pour attraper la tête du survivant. Un coup sec empreint de la puissance du désespoir. Sinistre craquement. Le rigolard alla amuser la galerie en enfer. En haut de la rue, je distinguai deux petites formes qui ricanaient, des petits tuyaux dans les mains, se carapatant dieu seul sait où. Des korrigans ! Des fichus korrigans m'avaient sauvé la mise en bouffant les câbles des freins. Je remerciai sainte Rita, et déguerpis du coin. Maintenant que j'avais fait mon office de fin limier, mon ex-employeur ou l'enfoiré qui avait organisé tout ça voulait faire disparaître les preuves. La nuit serait longue. Le quartier irlandais me tendait les bras...

Les chants en gaélique m'indiquèrent que j'avais atteint ma destination. Foutus Irlandais ! Où qu'ils aillent, ils emmenaient un morceau de leur terre avec eux. Des types passablement avinés s'invectivaient comme des charretiers, dans un langage qu'un bon WASP ne pouvait comprendre. Parfois un fraternel échange de beignes suivi d'une crise de fou rire. Normal, à l'irlandaise.

« Saint Georges » qu'elle avait dit. Le saint patron local était peut-être Saint Patrick, mais Georges avait tué un dragon et, pour ça, tout le monde l'admirait. Et puis, c'était aussi le nom de la plus ancienne église de Windy City. Un endroit chargé d'histoire et de mysticisme. Certains disent que les premiers colons avaient dézingué des Indiens pour s'approprier la colline originelle de la ville. Et, après cette immense victoire, ils avaient construit cette église en souvenir. Comme

quoi, entre un dragon et une pauvre tribu de types désarmés, la chrétienté ne faisait pas trop de différence.

L'église était toujours ouverte, des miséreux venaient en permanence implorer l'aide divine. La crise était bien présente et avait frappé Windy City de plein fouet. Je n'eus aucun mal à la repérer. Elle trônait sur la façade la plus belle, avec la meilleure vue. Je montai sur le toit et m'approchai. Elle me regarda crapahuter sur les tuiles. Dans ma tête, je cherchais un moyen de la faire parler. Il me fallait une monnaie d'échange rentable pour elle. Elle avait déjà un endroit très convoité. Soudain, une idée.

« Donc, c'est vous qui m'aviez suivi... Passer d'une chapelle misérable à Saint-Georges, ça change la vie, n'est-ce pas ? »

Le silence accueillit mon entrée en matière.

« Le problème, c'est que c'est tout à fait temporaire. Vous savez sans doute que l'église est vieille et surtout qu'il va falloir la rénover. Et vous autres, vous n'aimez pas ça les travaux. »

Elle tourna la tête. Ses yeux de pierre exprimaient colère et étonnement.

« Oui, dans quelques mois, Saint-Georges va être rempli d'ouvriers crasseux, sans respect, avec de la poussière et du bruit. Pour observer, c'est pas l'idéal. Et surtout, des types vont peut-être vous gratter la pierre, en fumant des rebuts de clopes... »

— Je sais ce que vous voulez, petit humain sans cervelle. Vous voulez savoir qui m'a demandé de vous suivre...

— Non, j'aimerais savoir qui est son patron ; le messenger, je m'en tape comme de ma première culotte. Et je connais un gratte-papier qui fera pleurer toutes les chaumières sur votre

sort, à tel point que le maire en personne vous offrira soit un nouvel endroit, soit une protection spéciale.

— Vous êtes un insecte, je prendrai du plaisir à vous savoir mort. Je ne connais pas le patron, mais le donneur d'ordre le plus haut est Harry Crow. Partez, insecte. »

Elle était en colère, mais je savais que c'était surtout son manque de talent qui la rendait furieuse. Ne pas savoir que des travaux allaient avoir lieu, pour une gargouille, c'est juste la plus grosse connerie honteuse qu'un être de son espèce pouvait faire. Heureusement que la plupart d'entre elles sont dénuées d'esprit de vengeance.

Tant qu'à être dans le quartier irlandais, je filai voir le chef O'Brien. Étonnamment, cet homme, au poste très envié, n'avait jamais quitté l'endroit qui l'a vu naître. Il me fit comprendre que l'affaire était bouclée. Elle l'était avant même la fusillade de la veille. Bref, des politiques et des hommes d'affaires avaient déjà décidé. Toutefois, il chercherait qui était Harry Crow.

O'Brien m'offrit un cigare, à fumer quand j'aurais fini cette enquête. En clair, le chef me donnait les pleins pouvoirs. Le gars avait aussi fait les tranchées, il détestait les politicards et leurs magouilles.

Ce début de soirée était frais, mais je savais que l'ambiance allait se réchauffer. J'avais mis ma robe la plus chic quoique élimée et avait fait une petite descente à L'*Elephant Club*. Ce lieu attirait tout ce que comptait de notables la ville, et surtout, des dames, qui appréciaient s'y retrouver dans la partie réservée à la gent féminine. L'un des portiers me devait un très

grand service, de ceux dont ne dit rien en présence d'élégantes personnes, aussi s'efforçât-il de m'introduire discrètement dans la place.

La soirée débuta doucement, en bavassant tranquillement avec quelques bourgeoises de mon âge, de véritables gardiennes du temple de la bienséance. Le nom de Rose Hochelstein provoqua l'effet escompté : un bruit de volière monta rapidement et par maints apartés, mes interlocutrices, sans y toucher, me livrèrent les derniers ragots. Mes interlocutrices étaient presque outrées qu'on puisse encore parler de cette traînée. Miss Hochelstein, avant de décéder dans des conditions inacceptables, avait fait bien du tort. Fille d'un petit commerçant, elle était montée dans la plus haute bourgeoisie de la ville à la force de son esprit. Une vision libérale des mœurs et de la place de la femme l'animait ; elle s'intéressait aux pauvres et aux défavorisés et, surtout, on la tenait pour être la cause de la répudiation de Miranda Wilson, épouse Barnett. Rose avait une réputation affreuse. Pour affronter les dragons crachant sur une morte, je baissais la tête et approuvais par un air sévère et désapprobateur cette conduite, indigne d'une femme de bonne compagnie. Il était presque certain qu'une semaine auparavant, toutes ces mégères discutaient à bâtons rompus, souriantes comme il se doit, avec l'objet de leurs réprimandes.

Après quelques passes de mondanités, je fus obligée de changer de tactique, mes adversaires devenant plus hardies et colériques à chaque phrase. Miranda Wilson m'offrit une échappatoire bien à propos. La dizaine de minutes suivantes fut remplie de compassion pour cette grande dame, bafouée par un génie des affaires sans élégance. Cependant, quelques-unes de mes interlocutrices forçaient leur sourire. L'évocation

de cette Miranda semblait induire une crispation. Il fallait une perche...

« Elle a tout de même trouvé la force de rebondir et d'épouser un homme de biens.

— Tout à fait, je crois même que M. Barnett est devenu un associé important du Cabinet Hochelstein. Belle revanche, n'est-ce pas ?

— Mais c'est naturel, elle possède la force de caractère de son père et vous savez, dans le milieu du bâtiment, ils sont très durs. Avec ce qui s'est passé, elle vient encore de gagner : ce Hochelstein doit se rendre compte de l'erreur qu'il a commise. Ce n'est que justice.

— Oui, sa vengeance est dorénavant complète. »

La dernière phrase de l'une des femmes présente dans la pièce sentait le soufre ; elle était aussi acide pour l'assassinée que pour l'éconduite. Après cette sortie, les autres changèrent de conversation, conscientes qu'elles avaient trop longuement palabré sur un sujet déplaisant.

Miranda Barnett était donc une harpie, à la nuque raide et qui avait la dent dure. Elle était peut-être liée au carnage. Mon boss aurait un dossier avec ces précieuses informations dès demain.

J'avais un mal au crâne suffisant pour faire passer mes bleus, coupures et os malmenés à un niveau de douleur proche du supportable. Un de ces jours, j'arrêterai de boire cette gnole canadienne qui tentait d'imiter le whisky. Elle faisait certainement des trous dans la caboche. Miss Wharton m'avait préparé un verre d'eau et le tube d'aspirine. Et, surtout, un

petit dossier. Après m’être décrassé le gosier, je lus – dans un état de fébrilité plus inspiré par l’excitation que par la gueule de bois –, ce qu’elle avait découvert. Sans que je lui demande, elle avait fait une petite enquête dans les salons pour ces dames qui attendent le retour de leurs maris du bureau. Et le « nom de mon contrat » avait unanimement déclenché un vague murmure de désapprobation. Pour équivalence, dans mon univers, les braves femmes au foyer WASP avaient tiré tout ce qu’elles pouvaient en phrases assassines de calibre proche d’une Maxim.

Miss Wharton était d’un acier bien supérieur à tout ce que j’avais connu en France ; elle s’était contentée de baisser la tête et de minauder pour mettre les autres garces dans sa poche. La fameuse Rose avait tellement tapé dans l’œil de son futur mari qu’il avait oublié ses fiançailles avec une dame de son milieu, friquée et hautaine. Mais là où Miss Wharton avait fait carton plein, c’était en s’intéressant à l’éconduite. Celle-ci avait trouvé réconfort dans les bras de celui qui devint, quelques années plus tard, l’associé du goujat qui l’avait abandonné au pied de l’autel. De là à penser que l’association de malfaiteurs était téléguidée par une femme bafouée et humiliée, il n’y avait qu’un pas que je trouvais tentant de franchir. En l’état, nous avons une deuxième piste, sulfureuse, et bien plus sordide que l’élimination d’une activiste anarchiste. Peut-être même que les deux histoires étaient liées ? Je devais en avoir le cœur net.

Miranda Barnett était l’archétype de la femme qui a tout réussi : se trouver un mari richissime, qu’elle contrôlait presque totalement, adhérer à un des clubs les plus select de Windy City, faire la pluie et le beau temps sur le terrain des mœurs et de la mode parmi les gens ayant un peu d’argent,

organiser les dîners de charité les plus en vue... En clair, dominer les hauts lieux où les lobbies s'affrontaient pour le partage de la ville. Dans sa robe violette, elle donnait une impression de fraîcheur et de liberté d'esprit très attirantes.

Dès que j'eus le plaisir de l'aborder sans me faire plaquer au sol par ses gorilles, je déchantai. Son regard était froid et calculateur malgré le pseudo chaleureux sourire qu'elle me servit. L'approche fut simple. Je lui posai quelques questions sur le drame ayant frappé « sa grande amie », morte récemment, victime d'un crime crapuleux, très certainement enlevée par un de ces gangs des bas-fonds. Elle répondit, comme je m'y attendais, une larme au coin de l'œil, des trémolos dans la voix et un discours sur la dangerosité de notre monde. Ses yeux m'apparurent bien plus dangereux que des mortiers de campagne et elle me fit comprendre par force d'amabilité qu'elle ne désirait pas m'en dire plus. Sa voiture l'attendait. Elle s'envola comme un oiseau effrayé. Le plan marchait. Je savais que c'était l'heure de son rendez-vous au club, mais la direction que son chauffeur prit était l'exact opposé. Elle allait vers la gare routière ou les docks, bref, en plein quartier irlandais. Se pouvait-il qu'elle eût aussi un amant prolo ? J'en doutais fortement. Je pris le premier taxi avant qu'elle fût hors de vue. De manière générale, les taxis drivers n'aiment pas suivre une voiture, n'en déplaise au cinéma. Mais quand on sort une petite liasse, la très grande majorité ne pose même pas la question de savoir si on va en enfer. Vive la Grande Dépression !

Le chauffeur fut correct. Il fallut que je lui impose quelques détours et lui intime l'ordre de ralentir qu'une seule fois. Nous approchâmes prudemment de la berline garée dans une rue où ce type de voiture jurait avec le paysage. Miss Barnett prenait

des risques. Je l'avais troublée, car elle savait très certainement que j'étais un privé. Une fouine. Les gens de la haute n'aiment pas les fouines, sauf celles qui leur lèchent les semelles. Après quelques minutes, la voiture repartit avec sa maîtresse. Je m'intéressai à l'immeuble qu'elle venait de quitter. Éloïse était chargée, sa poignée était douce dans le holster. J'espérais ne pas avoir à la sortir, mais la vie réserve bien des surprises. Après avoir contourné le bâtiment, je compris pourquoi Miranda Barnett était venue ici. Ce hangar appartenait à Wilson & Wilson, des gros bonnets du BTP. Qui s'avéraient aussi être l'oncle et le père de Miranda Wilson, épouse Barnett. Les petites notes de Miss Warton étaient recoupées. Des types que je n'aurais pas aimé croiser au détour d'une ruelle étaient en train de sortir la quincaillerie : digne des pires porte-flingues d'Al Carbone, le *capo* de Windy City. En me rapprochant, j'entendis distinctement les ordres de celui qui semblait être le chef. Le résumé me fit l'effet d'une douche froide. La patronne avait exigé que je disparaîsse rapidement dans une colonne de béton d'un nouveau building en construction. Pas de traces, pas d'esclandre. Il me sembla judicieux d'aller voir ailleurs si j'y étais.

Je passai un coup de fil rapide à Miss Wharton depuis le café du coin le plus proche, pour qu'elle dégage du bureau, première cible probable des apprentis tueurs. Je sortis par la porte de derrière, après avoir demandé cette faveur au taulier. Note pour plus tard : ne pas faire confiance à un type qui essuie ses verres avec un torchon brodé W & W. Trois types m'attendaient. La sensation de déjà vu était violente, et là, pas de korrigans dans les parages pour me sauver. Je dégainai et me jetai derrière des poubelles. Les autres, en face, ne suivirent pas vraiment les ordres de Miss Barnett à la lettre.

La pluie de projectiles et le bruit du mitraillage allaient alerter tout le quartier. Je répliquais par petite touche, comme l'impressionniste du Colt que j'étais. Les poubelles encaissaient les tirs de chevrotine et de calibre 32, mais elles finiraient par se disloquer et j'en prendrais une. L'un de mes adversaires partit en arrière, des projections de sang tapissant le mur derrière lui. Éloïse faisait du bon boulot. Un éclat se ficha dans mon bras, m'arrachant un cri. Je dis adieu à la fin de mon chargeur et remis le deuxième et dernier. Depuis les tranchées, jamais on ne m'avait autant tiré dessus. L'impression d'être un lapin dans une chasse à courre de *richards* en mal de sensation me mit dans une rogne incroyable.

Je commis l'acte le plus dingue, le plus suicidaire et le plus désespéré de ma carrière. Debout, courant vers mes adversaires, les balles dansant autour de moi, je comblai la distance qui me séparait de mes deux agresseurs et vidai mon arme. Sans m'arrêter, je continuais à courir, attendant la volée de plomb qui allait me clouer contre les murs de la contre-allée. En déboulant sur la rue, je m'écrasai sur le capot de la vieille Ford T de Miss Wharton, qui se pencha et m'ouvrit la portière. Après m'être rué dans le véhicule, je pris un des chargeurs qu'elle me tendit, pendant qu'elle faisait crisser les pneus du bolide. N'importe quelle voiture nous rattraperait, mais elle avait une manière de conduire qui décourageait la plupart des hommes voulant encore vivre un peu.

Derrière nous, une fourgonnette et une Ford Bolt sortirent en trombe du hangar. Miss Wharton braqua, manquant de s'encastrer dans un poteau électrique, et racla la portière passager contre un mur. Mais elle passa sans perdre trop de vitesse. Ce ne fut pas le cas de la camionnette qui rebondit grotesquement sur le poteau et tapa en tête à queue dans le

mur. La Bolt nous suivait toujours. Je logeai quelques balles dans son pare-brise, et en profitai pour arroser le moteur. Celui-ci hoqueta de désapprobation et décida unilatéralement de stopper la course. Les passagers en furie, redevenus piétons, déchargèrent tout ce qu'ils purent sur notre vieille guimbarde, la criblant d'impacts. Ils ne furent plus que de lointains pantins agités en quelques secondes.

« Bien, où allons-nous ? »

Miss Wharton avait son air des mauvais jours. Elle n'appréciait pas particulièrement de rater son rendez-vous chez le coiffeur ni de mettre en danger ses routines. Or, il me semblait que Miranda Barnett avait quelque peu chamboulé l'existence de ma secrétaire. Je pris une décision dangereuse, mais la seule qui vaille :

« Quartier des affaires. Accort Financial Building. »

Le secrétaire ouvrit des yeux de homard frit en voyant débarquer le parfait voyou que j'étais. Un bras ensanglanté avec un mouchoir en garrot, les pompes dégueulasses, le costume déchiré et fripé. Deux agents de sécurité se mirent sur une trajectoire d'interception pour éviter tout scandale. Je décrochai un coup de poing dans la tête du premier et en tournant sur moi-même mis un coup de crosse dans la nuque du second, avant de m'appuyer sur l'acajou du meuble d'accueil d'un air nonchalant.

« Je désirerai voir Monsieur Hochelstein, s'il vous plaît ? Dites-lui que c'est son ancien limier qui désire le voir, je suis sûr qu'il sera disponible. »

Le ton était poli, mais ne supportait pas de contradiction. La réceptionniste bafouilla le message. Je fus reçu en moins de trois minutes, certainement un record absolu dans ce building.

Il me regardait assis dans un fauteuil en cuir, les bras tranquillement posés sur les accoudoirs. Il avait congédié son garde du corps.

« Que puis-je pour vous ? »

Il attendait que j'ouvre les hostilités. Il fut servi :

« D'abord, que vous mettiez votre ancienne fiancée dans un trou. Ensuite, que l'on arrête d'attenter à ma vie et à celle de mes proches à longueur de journée. En fait, j'ai maintenant plus de preuves impliquant Miranda Barnett dans l'assassinat de votre femme qu'un dragon de la finance a d'actions. Et je compte m'asseoir sur ces preuves et les garder au chaud, jusqu'à ce qu'elles deviennent vitales pour ma survie. »

Mon bluff était gros, mais en cas de réussite, il me garderait en vie durant un certain temps.

« J'imagine que c'est ce qu'il convient de faire. Je m'assurerai qu'il n'y ait plus le moindre problème... Vous êtes un sacré type.

— Votre femme était d'un tempérament bien plus *couillu*... »

C'était vrai, j'admirais Rose Hochelstein pour son courage, son esprit et sa combativité.

« Oui, elle me dépassait sur tous les points. Comprenez-moi bien. Je l'aimais. Vraiment. J'ai commis des erreurs pour elle. Je l'ai épousée déjà. J'ai rompu avec une harpie qui n'aura eu de cesse de me le faire payer. Pour essayer de me faire pardonner, j'ai accepté de m'associer avec son nouveau mari. Et j'ai réussi le tour de force de laisser plus de parts à

mes associés qu'à moi-même. Quand les activités illégales de Rose ont débuté, les quelques personnes indécises se sont rangées du côté de Miranda et de son mari. La réputation de la Compagnie était en danger. Miranda a joué les libératrices en certifiant qu'elle se chargeait de tout. Les actionnaires frileux ont accepté. Ils n'ont compris jusqu'où elle pouvait aller que lorsque Rose est morte. Et ils sont devenus si peureux face à Miranda qu'elle a pu imposer ses vues. Mais elle a fait une erreur : la Compagnie n'aime pas le bruit, les affaires, les scandales. Je l'ai donc laissée vous courser ; j'avoue l'avoir même conseillée de se débarrasser de vous. Je connais votre réputation, vous êtes un dur. Je savais que cela ne se ferait pas dans le velours. Vous m'avez donné raison d'ailleurs. Elle a maintenant généré tellement de... « bordel », que plus personne ne songe à la soutenir. Elle a gagné sa première bataille, mais elle vient de perdre la guerre. »

Jouer à l'épouvantail ne me plaisait guère, mais, dorénavant, je serai lié à cet homme, à son histoire, et à celle de Miranda Barnett. Je lui fournissais quelques preuves à la va-vite, en lui certifiant que ce n'était que la partie visible de l'iceberg. En vérité, je ne disposais de rien d'autre. Mais la peur est le plus fort des arguments.

Je sortis en fumant le cigare... La pluie d'automne me fit un bien fou, je sentis qu'une purification s'opérait.

Miranda Barnett quitta la ville, pour gagner une petite propriété appartenant à son mari. Elle ne devait jamais plus revenir. Un contrat passé par les amis *anars* du *Polack*, mort en même temps que Rose, clôtura définitivement le dossier de ses désirs de vengeance.

Je passe chaque année sur la tombe de Rose Hochelstein, échange quelques mots avec son mari, et y dépose des belles-de-nuit. Tout comme elle, elles ne se découvrent que la nuit.

Fin

SOMMAIRE